

*Bibliothèque numérique*

medic@

**Chanteclair**

*15e année. - Romainville : Carnine Lefrancq, 1920.*

P40397



# CHANTECLAIR

JOURNAL MENSUEL

DIRECTION  
CARNINE LEFRANCQ  
ROMAINVILLE (Seine)  
Téléphone : Nord 20-78

QUINZIÈME ANNÉE  
No 150  
OCTOBRE 1920

ABONNEMENT  
UN AN . . . . . 10 FR.  
ÉTRANGER . . . . . 12 FR.  
LE NUMERO . . . . . UN FRANC.



## LETTER A MON NEVEU

*Mon cher petit,*  
L'autre lundi —  
jour de la rentrée —  
je t'ai pris par la  
main et je t'ai con-  
duit au lycée Carnot.  
Je ne me dissi-  
mule pas que c'est la plus mauvaise plai-  
santerie qu'un oncle puisse faire à son neveu,  
mais puisque je remplace un papa, hélas  
disparu ! il faut s'attendre à me voir intervenir  
de temps en temps dans ta vie pour t'être  
parfaitement désagréable avec les meilleures  
intentions du monde.

Que veux-lu ! tous les oncles ne peuvent pas  
s'expatrier dans les Amériques et ne se manifester  
qu'après leur mort à leurs neveux sous la forme  
d'un avis de notaire exotique et lointain. Il y a des  
oncles qui sont bien obligés de rester en Europe  
où sont leurs affaires et leurs habitudes, qui sont  
bien forcés de remplacer par de la tendresse

quotidienne un généreux élan posthume du cœur,  
et par quelques louis opportuns, mais espacés,  
l'héritage magnifique et mystérieux...

Donc, l'autre lundi, je t'ai pris par la main et  
t'ai conduit au lycée Carnot. Comme tu es un petit  
garçon délicieux et un écolier modèle, la formalité  
n'eut rien d'une pénible expédition chez un dentiste,  
en vue d'une extraction à main armée. Les pour-  
parlers préliminaires m'avaient d'ailleurs rassurés.  
Un jour, j'avais entrepris de te démontrer combien il  
serait humiliant pour ton amour-propre de persister  
à fréquenter un cours de filles ; je faisais des  
efforts extraordinaires d'éloquence, stimulé par  
l'attention de la famille, qui, pour m'arrêter aux  
premiers symptômes d'émotion, épiait ta frimousse ;  
mais toi, tu avais tout de suite arrêté, et même  
interloqué, ma loquacité un peu pédante, en exprimant  
d'un air détaché que tout cela t'était parfaitement  
égal... Ta résignation dépassait mes espérances  
d'oncle ayant un discours à placer...

C'est donc sans heurts, sans résistance de ta

SI VOUS AVEZ UN MALADE FATIGUÉ, ÉPUISÉ,  
PRESCRIVEZ-LUI LA CARNINE LEFRANCQ

et vous serez émerveillé de la rapide amélioration qui se produira et se maintiendra.

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

part, en douceur, que nous avons franchi le seuil solennel d'un lycée. Et il se passa cette chose tout à fait inattendue que ce fut moi qui, au passage de ce seuil, fus étreint d'une émotion enfantine, tandis que tu montrais l'assurance d'un homme : je tremblais comme un neveu et tu plastronnais comme un oncle.

C'est que j'avais, moi, plusieurs raisons d'être troublé... Non seulement je venais jeter dans l'inconnu pédagogique, dans la gueule du loup scolaire, mon pseudo-petit garçon, mais il se trouvait que ce lycée était précisément celui où moi-même, il y a un nombre d'années qui fait déjà du « jadis », j'avais connu toutes les émotions, toutes les angoisses, tous les minuscules mais énormes chagrin qui troublent si injustement et si prématurément la vie des tout petits.

Dans ce temps-là, le lycée Carnot s'appelait l'École Monge. Cette école, on l'a débaptisée, parce qu'un établissement de la République ne peut pas porter le nom d'un homme qui a eu du génie sous l'Empire... Mais les bâtiments sont restés les mêmes... Oui, voici la loge du concierge, la division des grands... Sur ces marches d'escalier, j'ai sautillé autrefois avec des souliers d'une bien moindre pointure. A ces rampes, mes mains se sont agrippées quand elles s'appelaient encore des menottes ; dans ces cours, j'ai cru à l'éternité des récréations et du plaisir ; dans ces vitres, j'ai vu passer mes cheveux embroussaillés et mon grand col blanc ; ici, là, partout, j'ai considéré comme des vieillards à leur déclin des pions et des professeurs sensiblement plus jeunes que je ne suis aujourd'hui. Et cette grande pendule de la cour couverte, qu'elle me semblait alors mettre du temps à égrainer ses minutes ! Et comme elle s'est rattrapée depuis ! Comme ses aiguilles épileptiques ont tourné vite depuis le jour où, bachelier tout neuf, j'ai jeté sur elle, avant le départ, un dernier regard dédaigneux...

Cher petit, je reviens avec toi au milieu de toutes ces choses, et il me semble que je viens te confier à de vieilles connaissances un peu trop négligées. Et j'ai un peu, en traversant avec toi cette grande cour, l'impression que, presque vieil homme déjà, je me promène avec mon ombre restée toute petite !

Tu as dix ans, dix ans déjà ! Ces dix premières années, vois-tu, ce sont celles que l'on emploie le mieux. C'est effrayant ce qu'il vous arrive de choses pendant ces dix années-là. Elles vous mènent du néant au seuil de la vie, et même un peu plus avant... Elles vous voient successivement petit animal rougeaud et hébété, poupon, bébé, petit enfant, et enfin, dans les magasins de confection, client du « rayon pour garçonnets ».

Elles vous voient passer de l'indifférence quasi végétale du nouveau-né à la curiosité subtile et inquisitoriale du petit garçon ; de l'atonie musculaire à la prétention au coup de poing ; du régime lacté au goût du « canard » au café ; du hochet puéril du nourrisson à la collection de timbres et à l'aéroplane à caoutchouc de l'élève de sixième...

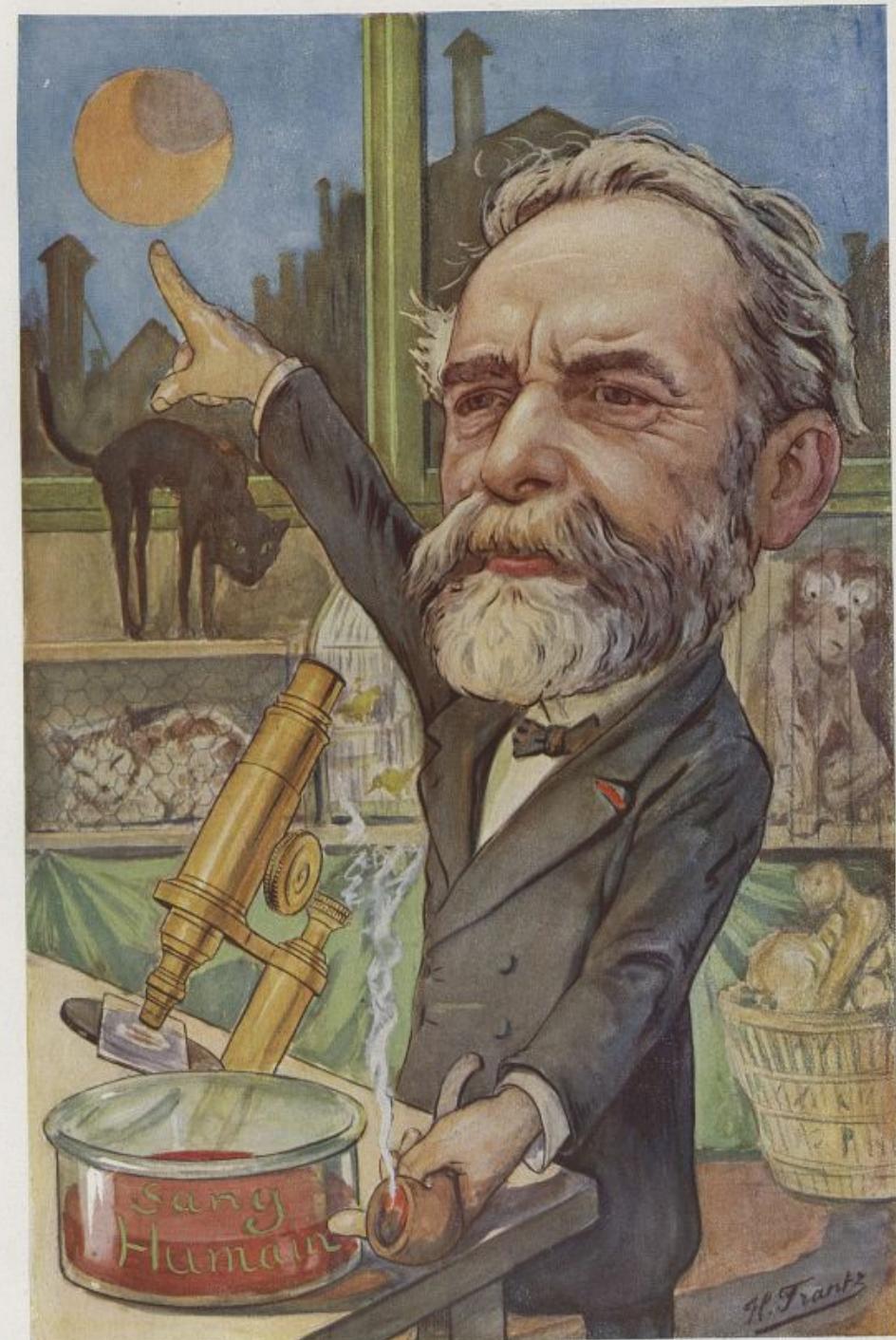
Les dix ans qui vont venir seront déjà moins drôles. La vue seule de toutes ces classes numérotées dans lesquelles il faudra successivement t'asseoir est impressionnante comme une condamnation de travaux forcés à temps... Heureusement, tu n'y penses pas... Tu fais bien. Ne songe qu'aux récréations, aux jours de congé, aux grandes vacances, car être sur des bancs de bois, vois-tu, c'est encore être sur le velours... Plus tard, ce sera le service militaire, le choix d'une carrière. Dix ans passeront encore... Et puis tu arriveras comme tout le monde à l'époque où les périodes de dix ans ne servent plus qu'à vieillir... Qu'est-ce que tu dis ? Tu aperçois là-bas le petit Cornillot, un ami de cet été, sur la plage... tu veux aller lui dire bonjour ? Va, mon petit, va dire bonjour à Cornillot...

Qui nous dira pourquoi les petits garçons font toujours la connaissance, l'été, sur les plages, d'un ami qui a toujours un nom étrange et ridicule ?... Enfin, peu importe... Il s'est approché de Cornillot... Mais après avoir été pendant trois mois amis intimes, voilà qu'ils s'abordent, on ne sait pourquoi d'un air gauche et intimidé... Dieu me pardonne, ils se saluent !... Je crois que c'est ma présence qui gêne Cornillot et qui empêche l'expansion réciproque... Je me dissimule... Alors Cornillot flanque un grand coup de poing d'amitié à son petit camarade, qui riposte par un grand coup de pied de sympathie... La glace est rompue. Ils causent...

Et moi, je songe. Je songe à tout ce dont on



Par ses actions multiples la **CARNINE LEFRANCQ**  
s'affirme comme étant un agent reconstituant de  
premier ordre, doué de vitalité régénératrice rapide  
du sang, accroissant le poids du corps et renforçant  
les défenses naturelles de l'organisme vis-à-vis  
des intoxications du froid et des hémorragies.



Le Docteur RETTERER

bourra mon pauvre petit cerveau affairé dans toutes ces classes que voilà. Je songe aux rivières des cinq parties du monde et à leurs affluents ; aux villages nègres ; aux moindres escarmouches des invasions anglaises ; à tous les problèmes des robinets qui coulent pendant vingt ans en débitant tant de centilitres à la seconde, et que personne n'a jamais l'idée de fermer... Je songe aux formules de physique, d'algèbre, de géométrie, stupidement innombrables, toutes pareilles, pour qui n'est pas doué ; à la chimie où les expériences ne concordent jamais avec les démonstrations théoriques ; à l'allemand rébarbatif, au latin obsédant, au grec au seul aspect décourageant !

Oui, c'est dans ces classes-là, dans ces gaveuses numérotées, qu'on m'a entonné pendant onze ans de ma belle jeunesse des tombereaux de pâtée scientifique ! Et qu'en reste-t-il ? A peine une cuillerée à café d'idées générales !

Et cependant, la vie est ainsi faite que sachant tout cela je t'amène par la main, moi, ton oncle et ton meilleur ami, pour livrer à l'entonnoir des pédagogues ton esprit de dix ans ! Je t'amène, la mort dans l'âme, obéissant comme tous les papas aux habitudes, aux préjugés, aux conventions, aux routines séculaires, conscient de la cruauté d'un effort si prématûr, de l'inanité d'un labeur si démesuré, de l'inutilité de programmes si touffus ! Moi qui sais tout ce que l'on apprend et le peu qu'on en retient, moi qui, après onze ans de latin, de géographie et d'histoire, ne saurais pas traduire

quatre lignes de Virgile, qui ignore les sous-préfectorats et qui suis obligé de réfléchir pour me rappeler ce qu'a duré la guerre de Trente Ans, je vais exiger de toi le sacrifice de ton indépendance, de ton insouciance, de ton inattention, de ton étourderie, de tout ce qui est le charme de ton âge, de tout ce qui constitue l'état naturel de ta cervelle enfantine !

Quelle tristesse ! et combien faudra-t-il immoler encore à l'instruction publique obligatoire, aux examens, aux brevets et aux certificats, de petites victimes chérries, avant la venue d'un âge d'or où les enfants joueront, courront, chanteront et musarderont jusqu'à vingt ans, et où l'on enfermera les hommes dans les collèges pour les empêcher de faire des sottises ?

Une cloche assourdissante me ramène brutalement à la réalité. C'est le signal pour entrer dans les classes... Mon cher petit revient vers moi, et j'éprouve tout à coup une joie infinie à lui voir les yeux clairs, joyeux, sans appréhension, sans arrière-pensée... Dieu soit loué ! Il est inconscient de son malheur. Il ne sait rien... Il ne se doute pas...

— Tu sais, me dit-il, radieux, Cornillot est dans ma classe !... Crois-tu que c'est une veine !... Et puis il m'a promis un timbre de Mozambique qui vaut trois sous !...

Je l'embrasse, un peu ému.

— A tantôt, mon petit... Travaille bien... pour savoir un tas de choses : le latin, la géographie, l'histoire... enfin, pour devenir un savant... comme ton oncle !

Miguel ZAMACOIS.



Phot. Meurisse.

UNE ÉPREUVE ORIGINALE. — COURSE DE CHARS D'ASSAUT, A SATORY (S.-ET-O.)

## CHANSON D'ALIÉNOR

Terre où je suis né, terre pauvre et nue !  
 Ton sol est pierreux et tes champs ingrats.  
 Mais quand je conduis ma vieille charrue,  
 Je sens ton doux cœur battre dans mes bras.  
 Terre où j'ai vécu, ma lointaine terre !  
 Tes grandes forêts pleurent dans le vent.  
 Près de mon verger sourit, froide et claire,  
 La source où j'ai bu quand j'étais enfant.

## CACHEXIE TUBERCULEUSE

Abandonner à leur malheureux sort les phthisiques au troisième degré, c'est, à la fois, faire acte d'inhumanité et d'ignorance. Car il est possible, par une thérapeutique appropriée, de prolonger, parfois très longtemps, et avec illusion du succès, les tuberculeux condamnés à mort. C'est ainsi que la méthode zomothérapique, mise au point par la *Carnine Lefrancq*, relève, avec une rapidité et une énergie incontestables, les malades en état de cachexie pulmonaire avancée. L'innocuité parfaite de la *Carnine* permet, d'ailleurs, de l'administrer à toute dose et de la prolonger longtemps.

On constate, d'abord, l'amélioration des symptômes dépressifs et adynamiques et le retour de la vitalité nerveuse. Ensuite, les symptômes infectieux et hectiques reculent, le poids et les forces augmentent, l'estomac se ranime et les signes sthétoscopiques, ainsi que l'expectoration, accusent l'amélioration la plus évidente. Dans ces conditions, les parties du poumon qui sont encore saines [et il en existe toujours, même dans la phthisie la plus avancée] ne tardent pas à entrer en suppléance et le malade est conservé, bien des mois encore, à l'affection de sa famille et aux soins de son médecin.

Terre où j'ai peiné pour gagner ma vie ;  
 Mon grain a mûri dans tes durs labours,  
 Si tous mes amis sont loin et m'oublient  
 Tu restes fidèle à mon humble amour.

Terre où nos deux coeurs autrefois s'aimèrent  
 Ta rose est fleurie au rosier vermeil.  
 Garde à notre mort, au cœur de tes pierres  
 Un lit pour bercer notre long sommeil.

René MORAX.



Le Monument élevé à la mémoire de Pégoud, aviateur, dont le corps vient d'être inhumé au cimetière Montparnasse.



MEAUX. — ANNIVERSAIRE DE LA BATAILLE DE LA MARNE. — Le Maréchal Foch offrant l'appui de son bras au Général Maunoury, glorieusement blessé.

UN AUTOGRAPHE  
D'EDMOND ABOUT

Dans le merveilleux hôtel que possédait La Paiva, aux Champs-Élysées, à Paris, il y avait — il existe encore vraisemblablement — un escalier d'onyx remarquablement beau, conduisant du rez-de-chaussée au premier étage.

A l'une des soirées qu'elle donnait dans cette somptueuse demeure où le Tout-Paris se retrouvait et brûlait un encens de mauvais aloi, la célèbre courtisane sollicita un autographe d'Edmond About, qui osa écrire sur l'album qu'elle lui présentait :

« Ainsi que la vertu,  
 le vice a ses degrés. »

## TURENNE EN ALSACE

Les souvenirs de Turenne sont restés très vivants en Alsace. Autour de Belfort, dans bien des villages, on nous montre avec plaisir les chemins qu'il a suivis, les maisons où il s'est arrêté...

Dans la grande plaine de l'Alsace, quand le voyageur se renseigne sur les châteaux dont la silhouette se découpe sur le ciel, sur la crête bleutée des Vosges, l'Alsacien interrogé dira volontiers le nom de la vieille ruine :

— C'est le Hoh-Landsberg, le Pfluxbourg...

Et il ajoutera toujours, avec une pointe d'orgueil :

— Le château a été démolî en 16..., sur les ordres de Turenne.

Aucun nom n'est plus populaire en Alsace. Elle avait vécu séparée de la Gaule pendant sept siècles. Tout en le parlant à sa façon, elle avait même adopté le langage de ses maîtres... Elle avait lutté pendant de longues années pour se créer une certaine autonomie, la plupart de ses villes étaient libres, lorsque éclata la guerre de Trente Ans, qui la ruina de fond en comble, mais qui la rendit à la Gaule, par le traité de Westphalie.

L'Alsace s'était sentie renaître sous la domination calme, régulière, réparatrice de la France ; elle vivait heureuse au contact des troupes françaises, lorsqu'en 1674, elle apprit que les Allemands étaient rentrés en Alsace par Strasbourg, et qu'après les avoir battus à Entzheim, Turenne venait de repasser les Vosges près de Saverne, abandonnant le pays aux ennemis. Et bientôt, toute interdite, elle assista à une nouvelle occupation des Impériaux et de leurs alliés, qui se répandirent dans la Haute et la Basse-Alsace, pour prendre leurs quartiers d'hiver.

Tout à coup, dans les derniers jours de l'année, on entendit le canon de Belfort ; on apprit que c'était pour saluer le maréchal de Turenne à son entrée dans la place, et le bruit se répandit, comme une traînée de poudre, qu'après avoir contourné les

Vosges du nord au sud, l'armée de Turenne, renforcée, rentrait en Alsace par la trouée de Belfort.

Quelques jours après, l'Alsace était délivrée par la bataille de Turckheim.

Général ZURLINDEN.



TURENNE

MUSÉE DU LUXEMBOURG - PARIS



LE LABOURAGE NIVERNNAIS

Tableau de ROSA BONHEUR (1822-1899). - Exposé au Salon de 1849. - Photographie des couleurs.

## Le Docteur RETTERER

Docteur en Médecine et Lauréat de la Faculté de Médecine de Nancy (1878), Édouard Retterer débute à Paris comme préparateur du Cours d'Anatomie comparée du Muséum d'Histoire naturelle, de 1880 à 1882. C'est même à ce titre, qu'il fit partie de la Mission scientifique de Laponie, dirigée par le Professeur Pouchet, en 1881.

A cette époque, il se faisait recevoir licencié ès-sciences naturelles.

En 1883, il entrait à la Faculté de Médecine de Paris comme préparateur du Cours d'Histologie, fonction qu'il conservait jusqu'en 1889, année de sa réception à l'agrégation d'Anatomie et d'Histologie. Enfin, en 1894, le docteur Retterer devenait chef des Travaux pratiques d'histologie à la Faculté de Médecine.

Le docteur Retterer s'est, en effet, rigoureusement spécialisé dans l'histologie, et très nombreuses et très originales sont ses recherches dans ce domaine.

Membre assidu des séances de la Société de Biologie, il ne manque pas de donner à cette Compagnie la primeur de ses travaux, et c'est dans



\* les comptes rendus de la Société qu'il faut chercher l'œuvre, considérable d'ailleurs, de ce travailleur acharné, et de ce minutieux observateur.  
\* Une de ses communications très remarquée est relative au rôle hématogène des ganglions lymphatiques. Mentionnons la thèse de doctorat ès-sciences du docteur Retterer, sur le développement du squelette des extrémités et des productions cornées chez les mammifères (Paris, 1885), et de nombreux articles du Dictionnaire de Physiologie du professeur Charles Richet : allantoïne, amnios, Bichat, cellule, chromatolyse, éjaculation, érection, fécondation, etc.

Le docteur Retterer a publié chez Hachette, en 1893, une *Anatomie et Physiologie animales*, excellent ouvrage

qui a rendu de nombreux services aux élèves de l'enseignement secondaire classique et moderne, des écoles normales primaires et des écoles primaires supérieures.

Le docteur Retterer, titulaire du prix Montyon (1887), membre de la Société de Biologie, est professeur d'Histoire naturelle à l'École Alsacienne.

Il est Chevalier de la Légion d'Honneur.

**PORTRAIT-CHARGE.** — Le docteur Retterer a poursuivi de longues recherches microscopiques sur les globules du sang, et il a démontré que l'hémate de l'homme n'est pas, comme on l'enseigne, un disque biconcave, mais bien une capsule à peu près sphérique : telle la lune à son troisième quartier, qu'il montre par sa fenêtre.

□ □ □ □ □

**S.V.P.**

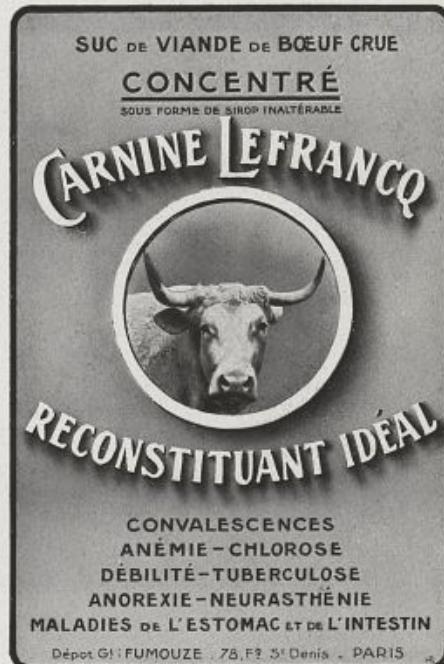
Nous prions instamment MM.  
les Médecins qui reprochent à  
la CARNINE LEFRANCO son  
prix élevé de considérer que :

CETTE PRÉPARATION NE CONTIENT  
**NI SANG, NI ALBUMINE AJOUTÉE**

MAIS  
DU SUC MUSCULAIRE DE BŒUF CRU  
**CONCENTRÉ**

Il nous suffirait de pousser moins loin la concentration du jus de viande pour être en mesure de diminuer nos prix, mais alors la CARNINE LEFRANCO ne serait plus ce produit si apprécié des Médecins et des Malades.

**NOUS PRÉFÉRONS VENDRE CHER  
ET DONNER AUX MALADES UN BON PRODUIT**





LA MÉNAGÈRE

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de WALTON.

L'IMPRIMEUR-ÉDITEUR : J. HENRY, 24, AV. DE ST-OMIEN, PARIS



## JOURNAL MENSUEL

DIRECTION  
CARNINE LEFRANCO  
ROMAINVILLE (Seine)  
Téléphone : Nord 20-78

QUINZIÈME ANNÉE

No 151

NOVEMBRE 1920

## ABONNEMENT

UN AN - FRANCE - 10 FR.  
ÉTRANGER - 12 FR.

---

LE NUMÉRO - UN FRANC.

LE NUMÉRO - - - - - UN FRANC.

DAMES D'AUTREFOIS

Villars est par excellence, le héros populaire, demeure le type accompli du soldat de fortune à qui le bonheur tient lieu de génie. Il eut de brillants défauts, qui ne lui furent pas moins essentiels que ses vertus. Devenu Maréchal de France, duc à brevet, comblé d'honneurs, il restait avantageux et rodomont, comme au temps où sa pieuse mère lui disait : « Mon fils, parlez souvent de vous au Roi et jamais aux autres ! » Il négligea toujours d'obéir à ce sage conseil. Sa vanité envahissante et ses manières de matamore lui firent à la Cour d'acharnés ennemis. Tout était prétexte de médisance et de calomnie à la race des envieux. Ils allèrent jusqu'à reprocher à un militaire français d'être amoureux. Villars le fut, en effet, et avec fureur ; mais voyez le crime de ses détracteurs ! c'est de sa femme, en tout bien tout honneur, que ce conquérant étais

tenant-général Villars, déjà fort goûté du roi Louis XIV pour ses talents guerriers et ses aptitudes de diplomate, approchait de la cinquantaine lorsqu'il résolut de se marier. Le trait dominant de son caractère fut toujours le mépris du danger. Il le prouva, plus témérairement que jamais, en faisant choix d'une fiancée de dix-neuf ans. Jeanne-Angélique Roque de Varangeville avait plus de beauté que de noblesse ; les témoignages contemporains sont unanimes à vanter ses charmes. L'on sait la haine aussi enragée qu'injuste dont le duc de Saint-Simon poursuivit les Villars. « Belle et fort grand air » ne peut-il s'empêcher de dire de la jeune mariée, et l'avoue à dû lui coûter. La demoiselle apportait en mariage un avoi de quatre cent mille livres et des espérances. La protégeait les époux. Quelques



ICU Neurodein.

**La CARNINE LEFRANCQ est un Agent Reconstituant de Premier Ordre**

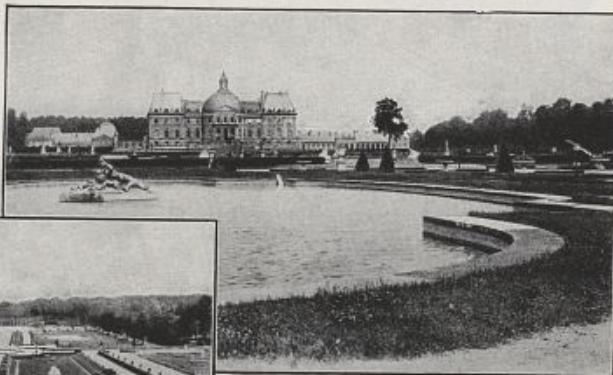
contenant les ferment vivants du tissu musculaire. C'est un Régénérateur rapide du sang, renforçant les défenses naturelles de l'organisme vis-à-vis des intoxications, du froid et des hémorragies. :: :: :: :: :: :: :: :: ::

mois après leur union, Villars, vainqueur à Friedlingen, recevait le bâton fleurdélisé. De maréchale, la belle Jeanne-Angélique était promue duchesse. Villars, que les guerres n'appauprissaient point — son moindre défaut fut toujours de faire rendre gorge aux nations vaincues — achetait à chers deniers le quasi-royal domaine de Vaux aux descendants du surintendant Fouquet.

Le château de Vaux-Villars devint l'une des maisons les plus recherchées de France ; l'incomparable maréchale y triompha.

Aujourd'hui encore, l'on voit à Vaux un portrait de Mme de Villars qui la montre à l'apogée de sa fortune. Dans cette toile pompeuse, Jean-Baptiste Vanloo l'a représentée, de grandeur naturelle et en pied, une cithare à la main, entourée d'attributs mythologiques, telle l'altière Junon, reine de l'Olympe. L'on s'explique, en présence de cette radieuse image, et l'amour conjugal de Villars, et cette jalouse, dont les railleurs de la Cour de Louis XIV se sont divertis sans pitié

tenon, expose d'abord l'objection militaire : « Il y a grande apparence que vous allez être vous-même un grand voyageur au milieu de l'Allemagne. Quel embarras pour vous de laisser Mme la Maréchale dans un lieu éloigné ! Quelle sûreté pour elle si vous ne lui laissez pas une garde suffisante pour la garantir des ennemis qui pourraient s'approcher du lieu où elle serait ! Ici, Mme de Maintenon s'est arrêtée pour réfléchir ; elle a secoué doctoralement ses coiffes austères, pincé ses lèvres de ruse et elle a ajouté en baissant les yeux : Chamillart, écrivez encore : < Voulez-vous que la Maréchale s'établisse à Munich ? Vous connaissez la politesse de M. l'Électeur ; vous savez qu'il a du penchant pour les dames... > Ah ! cet argu-



Château de Vaux-le-Vicomte.  
Bassin de la Tritonne.

Château de Vaux-le-Vicomte. — Les Parterres.

Saint-Simon n'eut garde de perdre une si belle occasion de se moquer de son ennemi : « Je ne dis rien, fait-il hypocritement, du ridicule extrême de ses jalouses et des voyages de sa femme trainée sur les frontières ; il faut voiler ces misères. » Vous voyez d'ici comment Saint-Simon dut s'y prendre pour cela : voiler les misères des autres ne fut jamais son fait.

Lorsque Villars, au début des opérations de l'année 1703, reçut le commandement des Armées du Rhin, il se sentit aussitôt « troublé par les inquiétudes. » Il se hâta de demander à Chamillart l'autorisation d'emmener la Maréchale avec lui. On imagine aisément les commentaires qui saluèrent l'arrivée de cette requête à Versailles. Apporter une lettre de ce style à Mme de Maintenon, quelle aubaine pour un ministre courtisan ! En lisant entre les lignes la réponse de Chamillart, il semble que l'on entende la pseudo-reine avec son ton de pédante grondeuse ; l'on y devine aussi le sourire amusé et sournois de l'ancienne amie de Ninon de Lenclos.

Chamillart, écrivant sous la dictée de Mme de Main-

ment-là, jamais un ministre ne l'aurait trouvé à lui tout seul ; il y fallait une collaboration féminine. La réponse ministérielle conclut ainsi : « Toutes ces difficultés bien pesées, Sa Majesté désire que vous vous séparez pour quelque temps de Mme la Maréchale. Elle se promet que vous lui ferez ce sacrifice de bonne grâce. »

Villars ne l'entendait point ainsi. Il envoya à Chamillart une réfutation raisonnée, point par point, de la missive officielle. Louis XIV se montra bon prince ; il autorisa la présence aux Armées de la Maréchale. Mme de Villars vint aussitôt s'établir à Strasbourg.

Est-il vrai, ainsi que l'insinue Saint-Simon, que sa présence aurait eu de graves inconvénients au point de vue militaire ? « La jalouse poignardait Villars ». Ses ennemis, en raillant le mari ombrageux, espéraient atteindre et diminuer l'homme de guerre. Sottises que tout cela ! La Maréchale ne put se procurer les passeports nécessaires pour passer le Rhin. Avait-elle passionnément voulu les obtenir ? Fit-elle vraiment toute diligence pour aller rejoindre son époux à travers les armées ? Demeurer à Strasbourg, c'était pour elle continuer à régner paisiblement en terre française. « La voilà bien malade, écrivait Mme de Grignan, d'être la reine de tant de guerriers. Elle représentera Armide et les enchantera tous. » Les mauvaises langues de Marly et de Versailles prétendaient que Villars n'avait si vite repassé le Rhin que pour revenir auprès d'Elle. Les dames trouvaient à cette jalouse maritale quelque



Le Docteur LERMOYEZ

chose d'héroïque ; elles admiraient le Maréchal en le plaignant. M<sup>me</sup> de Coulanges philosophait ainsi : « Il est si épris de sa belle Maréchale qu'il est difficile qu'il soit heureux. Cette passion est ordinairement suivie d'une autre qui trouble le repos, lors même qu'on a tout lieu de ne point s'inquiéter. »

Notez cette petite phrase finale. Elle constitue la meilleure défense de la duchesse de Villars. Les chansonniers et les faiseurs d'épigrammes ne manquent point de se moquer, en prose et en vers, de l'ardente jalouse du Maréchal. Mais n'est-il point tout à fait remarquable de voir l'innocence d'une jolie femme défendue par ses pareilles ? Ces précieuses, ces divines, les Sévigné, les Grignan, les Coulanges, si belles diseuses, si fringantes, si promptes aux railleries, ne brillent point par la charité chrétienne ; leur indulgence doit être mise au plus haut prix. Sur le tard, le président Hénault, dont la naïveté n'était ni la qualité, ni le défaut, a embaumé sa vieille amie, M<sup>me</sup> de Villars, en odeur de perfection : « Elle tenait un grand état ; sa maison fut toujours remplie de la meilleure compagnie. Elle avait toujours bien vécu avec son mari, qu'elle faisait enrager pour sa jalouse, mais qu'elle craignait et pour lequel elle avait la plus grande considération ». Enfin, de nos jours, la Maréchale a trouvé, parmi les membres de l'Institut, un champion intrépide. A l'exemple de son maître et ami Victor Cousin, lequel termina sa vie spirituelle aux pieds des amateurs de la Fronde, M. Charles Giraud, inspecteur général de l'Enseignement du Droit, délaissa quelque temps les études juridiques pour le culte de la duchesse de Villars.

Il a raconté sa vie, dans un petit livre, spirituel et

ému, d'où s'exhalo comme un délicat parfum d'hagiographie. Il y aurait de l'impudence et de la mauvaise grâce à préférer à cette édifiante légende on ne sait quelles maussades vérités.

Il est certain que la Maréchale fut la plus irréprochable des veuves. Après la mort de son glorieux époux, elle dut renoncer au grand train du château de Vaux. Villars emporta dans la tombe beaucoup de ses richesses prébendes. Louis XV qui, dès sa jeunesse, se montra sotissier et chercheur de mauvais compléments, s'amusa un jour à faire devant le vieux guerrier allusion aux nombreuses pensions viagères qu'il touchait sur la cassette royale : « Dites-moi, monsieur le Maréchal, finit-il par dire, combien je gagnerai à votre mort ? » Villars eut une riposte à la Villars : « Sire, je ne sais, mais le roi, votre aïeul, aurait cru y perdre ! » Sans être pauvre, l'illustre veuve, séduisante encore à cinquante-quatre ans, se résigna à une retraite élégante. Elle se retira au château d'Athis ; elle y mourut, plus qu'octogénaire.

Le coucher de soleil de sa beauté avait été salué par la jeunesse de Voltaire. Le petit Arouet, accueilli à Vaux, comme un page favori, feignit d'avoir pour sa magnifique protectrice une passion chevaleresque. La grande dame se laissa adorer de loin par ce charmant espionne qui tournait à merveille les madrigaux :

Divinité que le ciel fit pour plaisir,  
Vous qu'il orna des charmes les plus doux,  
Vous que l'Amour prend toujours pour sa mère,  
Quoiqu'il sait bien que Mars est votre époux !

Henri Roujon,  
de l'Académie Française.



(Phot. Meurisse)

SADI-LECOINTE, vainqueur de la Coupe Gordon-Bennett, le 28 Septembre 1920, à Etampes (300 kil. en 1 h. 6' 17" 1/5). Biplan Nieuport français. — Moteur Hispano-Suiza 300 HP.

LA CROISSANCE DES ENFANTS qui s'accompagne souvent d'amaigrissement et de faiblesse, est une cause d'inquiétude pour les familles. A la dose de 1 à 2 grandes cuillerées, la **CARNINE LEFRANCQ** constitue un suraliment incomparable :: :: DONT LES EFFETS SONT TOUJOURS TRÈS RAPIDES :: ::

## L'ENCYCLOPÉDIE CHINOISE

Comme nous devons paraître petits, nous autres Occidentaux, avec tout notre bagage littéraire, scientifique ou technique, représentant notre civilisation et dont nous sommes si fiers, aux fils du Ciel, aux Chinois. Que sont nos encyclopédies officielles et académiques toutes récentes en comparaison avec les encyclopédies dont disposaient déjà les savants du Céleste Empire au moyen âge ?

Récemment deux volumes d'une œuvre gigantesque, d'une encyclopédie chinoise datant du commencement du quinzième siècle, deux volumes dépareillés, transportés probablement dans les bagages d'un *Tommy* de l'armée de l'occupation de Pékin, après la révolte des Boxers, furent endus par un bouquiniste de Londres.

Le *Times* de New-York raconte à cette occasion, l'histoire de cette œuvre unique au monde.

En 1403, Young Loh, troisième empereur de la dynastie des Mings, l'un des souverains les plus énergiques de la Chine, désirant avoir un recueil de tout ce qui avait été écrit dans son pays jusqu'à cette date, chargea un certain Sia Chine, l'homme le plus savant de l'époque, de lui composer une œuvre de compilation, une véritable encyclopédie, qui comprendrait tous les faits de la culture générale : sciences, littérature, technique, industrie de la Chine, jusqu'à ses jours. Sia Chine s'était mis à l'œuvre immédiatement. Aidé par 146 savants, il travailla pendant seize mois. L'œuvre accomplie ne parut pas à l'empereur assez complète. Une commission impériale, composée de trois membres, dont Sia Chine, fut nommée, avec charge de composer une autre encyclopédie plus importante que la précédente. Les trois commissaires, ayant sous leurs ordres cinq directeurs, vingt sous-directeurs et 2.141 secrétaires, se mirent au travail pendant quatre ans. Cette fois-ci, le souverain se montra satisfait. L'œuvre terminée se composait de 11.100 volumes, comprenant 22.877 tomes, sans compter l'index, qui ne comptait pas moins de 60 tomes.

Chaque tome, d'une épaisseur de 12 centimètres, avait 20 feuilles, ce qui fait pour l'œuvre entière 917.480 pages. Les volumes mis les uns sur les autres, on obtiendrait une pile plus haute que les tours de Notre-Dame.

Cette encyclopédie, écrite en un seul et unique exemplaire, fut gardée au collège de Han Line, à Pékin, jusqu'à la révolte des Boxers.

La plus grande partie des volumes fut dispersée à cette époque et sans doute irrémédiablement perdue.

VIEILLE CHANSON  
DU JEUNE TEMPS

Je ne songeais pas à Rose,  
Rose au bois vint avec moi,  
Nous parlions de quelque chose,  
Mais je ne sais plus de quoi.  
J'étais froid comme les marrons,  
Je marchais à pas distraits,  
Je parlais des fleurs, des arbres,  
Son oeil semblait dire : après.

La rosée offrait ses perles,  
Le taillis ses parasols,  
J'allais, j'écoutais, les merles,  
Et Rose, les rossignols.  
Moi, seize ans et l'air morose ;  
Elle, vingt, ses yeux brillaient.  
Les rossignols chantaient Rose  
Et les merles me sifflaient.

Rose, droite sur ses hanches,  
Leva son beau bras tremblant  
Pour prendre une mûre aux branches ;  
Je ne vis pas son bras blanc.  
Une eau courait, fraîche et creuse,  
Sur les mousses de velours  
Et la nature amoureuse  
Dormait dans les grands bois sourds.

Rose défit sa chaussure  
Et mit, d'un air ingénue,  
Son petit pied dans l'eau pure :  
Je ne vis pas son pied nu.  
Je ne savais que lui dire,  
Je la suivais dans le bois,  
La voyant parfois sourire  
Et soupirer quelquefois.  
Je ne vis qu'elle était belle,  
Qu'en sortant des grands bois sourds  
« Soit ! n'y pensons plus », dit-elle,  
Depuis, j'y pense toujours.

Victor HUGO.

## LE RALENTISSEMENT DE LA NUTRITION

Rend les oxydations incomplètes et insuffisantes, d'où une moindre résistance de l'organisme aux maladies.

ON Y REMÉDIE PAR L'EMPLOI DE LA  
**CARNINE LEFRANCQ**

qui combat, avec le plus grand succès, la misère physiologique, et rectifie les déviations les plus anciennes de la nutrition.

**C'EST LE REMÈDE HÉROÏQUE DES ANÉMIES  
DU LYMPHATISME ET DE LA TUBERCULOSE.**

### Le Docteur LERMOYEZ

Le docteur Marcel Lermoyez, médecin de l'Hôpital Saint-Antoine, où il a créé, en 1898, le premier service spécialisé d'oto-rhino-laryngologie des Hôpitaux de Paris, est né à Cambrai (Nord), et a fait dans cette ville ses études classiques.

Venu à Paris pour y étudier la Médecine, il arrivait le premier à l'externat, en 1878, et était reçu interne, deux ans après.

Dans le cours de son internat, il publiait, en collaboration avec ses maîtres, une série d'études, qui ne laissaient pas encore prévoir quelle serait son orientation.

Mais sa thèse, pour le doctorat, soutenue en 1886 : *Etude expérimentale sur la Phonation* (un vol. in-8°, chez Doin), affirmait la spécialisation du jeune savant. Ce travail original lui valait le prix de Thèse de la Faculté (médaille d'argent).

Son auteur avait d'ailleurs préludé à ces recherches par un excellent petit livre sur la *Physiologie de la voix et du chant*, qu'il avait publié dès 1885, chez Delahaye et Lecrosnier, en collaboration avec Gougenheim.

A partir de cette époque, les travaux du docteur Lermoyez, sur des sujets variés de sa spécialité, vont se succédant sans arrêt.

Parmi ces travaux, nous noterons un volume

publié en 1894, chez Carré, sur la *Physiologie, l'Otoologie et la Laryngologie*, faisant connaître l'enseignement et la pratique de la Faculté de Médecine de Vienne (Autriche), où il était allé faire un long stage en mission ; ouvrage qui a été couronné par l'Académie de Médecine. (Prix Monbinne). Puis ce sont des communications à divers Congrès, sur un Abcès otogène du cerveau, sur le Traitement opératoire de la Sinusite frontale, etc.

Mais il faut, au-dessus de tous ces travaux, placer le *Traité d'Electrothérapie appliquée aux maladies de l'oreille*, publié chez Masson, en 1903.

Ajoutons que le docteur Lermoyez a écrit de nombreux articles dans le *Traité de Pathologie générale* du Professeur Bouchard, et que dans toutes ces études, on constate l'alliance féconde du physiologiste et du clinicien.

Fondateur et membre du Comité de direction de la *Presse Médicale*, directeur des *Annales des Maladies de l'Oreille et du Larynx*, le docteur Lermoyez est membre de l'Académie de Médecine, et Officier de la Légion d'honneur.

Comme il convient à un éminent spécialiste de l'oreille, il est musicien, et cultive le piano et le violoncelle. L'Opéra-Comique a l'avantage de l'avoir comme laryngologue consultant.

**PORTRAIT-CHARGE.** — Le docteur Lermoyez, examinant une oreille, entouré des objets qui lui sont familiers : Marteau, étrier, enclume, etc.



LA MÉLANCOLIE  
Reproduction d'un tableau de J.-J. LAGRENÉE (1739-1821). — Musée du Louvre, Paris.

## SOUVENIRS SUR ÉDOUARD DETAILLE

par Jules CLARETIE, de l'Académie française

Au lycée Concordet, où nous avions été élevés lorsqu'il portait le nom de lycée Bonaparte (Detaille y entrait comme j'en sortais), il avait donné pour la salle d'honneur de son vieux collège un tableau qui fit la joie de M. le proviseur Blanchet et qu'on peut admirer sur un des panneaux où sont inscrits les noms des glorieux élèves. Comme il aimait son vieux Paris, Édouard Detaille aimait profondément son lycée. Curieux de toutes choses, amoureux de la vie, son plaisir était de visiter, avec son ami Georges Cain, les faubourgs et les coins ignorés. Sa joie était de se retrouver avec les camarades d'autrefois et d'évoquer le passé, la jeunesse disparue — oh ! sans mélancolie, sans amertume, avec la résignation souriante des êtres qui savent que toute cette comédie doit finir.

Et pourquoi eût-il été triste ? En dépit de la maladie de cœur dont il souffrait, il était resté, je l'ai dit, jeune et charmant. On le condamnait à un régime qui l'agaçait un peu (comme les critiques adressées à ses essais d'uniformes). Il se moquait du régime et humait l'air subtil de Paris avec un appétit de tout connaître. Et il était bon : on assure que c'est une faiblesse. Il était généreux : ce n'est pas une vertu banale. Un jour (il contait cela galement), un petit soldat, le légendaire tourlourou des chansons de Polin, arrive chez lui et lui demande si « M. Detaille consentirait à lui tirer son portrait ».

— Qui vous a envoyé vers moi ?

— Des camarades du régiment qui disent comme ça que vous attrapez joliment la ressemblance. Et moi, pour leurs étrennes, je voudrais envoyer mon portrait à mes parents. Combien me prendrez-vous pour ça ?

— Combien avez-vous dans votre poche, mon garçon ?

— Vingt-six francs.

Le petit soldat tirait de son mouchoir plié en quatre des pièces d'argent et même des sous.

— Ce n'est peut-être pas assez ? dit-il au maître avec inquiétude.

— Si ! Parfaitement. C'est assez. Asseyez-vous là, mon brave.



ÉDOUARD DETAILLE  
(Cl. Braun)

Detaille montre une chaise, prend ses pinceaux, pose un petit panneau sur son chevalet et enlève rapidement un portrait vivant du soldat.

— Voilà le portrait ! dit-il. Vous me direz si vos parents sont contents.

— J'espère qu'ils le seront..

Le petit pioupou regardait le panneau :

— Oui, ça n'est pas mal !

Et il comptait les pièces blanches et les pièces de cuivre qui devaient parfaire les vingt-six francs.

— Non, gardez ça pour vous. Oui remportez votre argent. A deux conditions : c'est que vous boirez cet argent-là à ma santé et que vous ne m'enverrez pas de vos camarades de régiment. J'aurais trop d'ouvrage !

Comme il avait tiré ce portrait pour le naïf petit soldat, Detaille voulait offrir à la Comédie-Française, pour son foyer, une effigie de l'acteur Séveste, mortellement blessé à Montretout sous l'uniforme de franc-tireur. Il n'avait pas

renoncé à ce projet, malgré l'excellent portrait du comédien-soldat par J.-F. Raffaëlli que nous a transmis la sœur de Séveste. Il eût montré Didier Séveste tombant frappé par un éclat d'obus... Il eût aussi, avec un vrai talent d'écrivain, jeté sur le papier ses souvenirs. Il contait avec un grand charme. Jamais il ne se vantait de ce qu'il avait pu faire, soit à l'atelier, soit aux avant-postes. C'était le plus simple des hommes, redoutant les fâcheux qui nous prennent notre temps et haïssant les poseurs qui tiennent trop de place. Jamais on ne porta avec plus d'élégance et moins de morgue cet habit de l'Institut qu'il honorait. Ceux qui ont connu Horace Vernet disaient qu'il y avait en lui du rude et brusque troupeau d'Afrique. Il y avait chez Detaille de l'officier élégant et correct, resté gentleman sous l'uniforme du soldat. Une sorte de dandy anglais, avec l'esprit spécial et la bonne grâce du boulevardier — du temps qu'il y avait un Boulevard.

Jules CLARETIE,  
de l'Académie française.

## CARNINE LEFRANCQ

Pur Suc de Viande de Bœuf CRUE CONCENTRÉ,

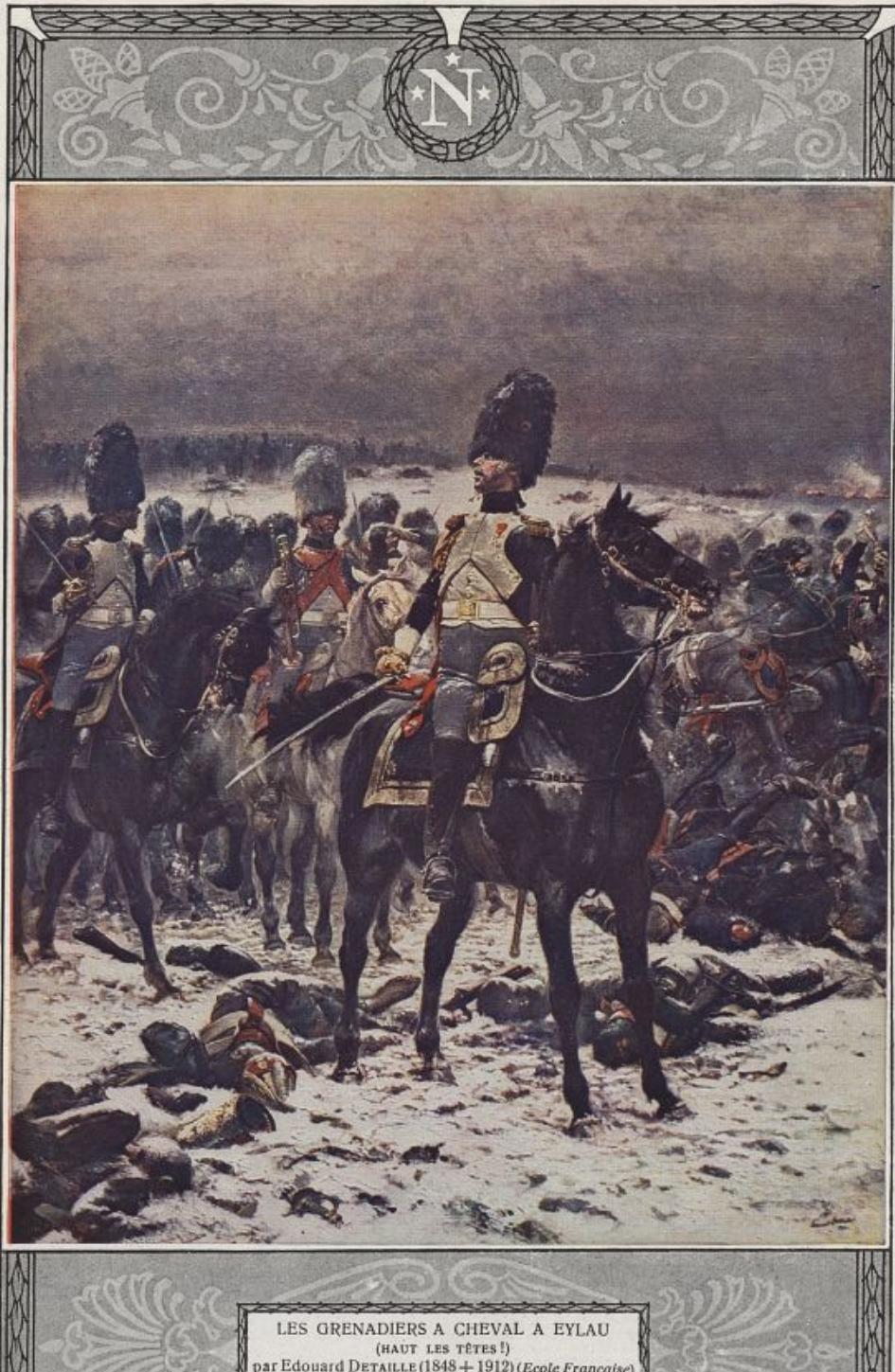
Sous forme de Sirop de saveur agréable.



CONVALESCENCE - FAIBLESSA  
MALADIES DE L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN  
ANOREXIE - ANÉMIE - NEURASTHÉNIE  
TUBERCULOSE - DÉBILITÉ - CHLOROSE

De 1 à 5 cuillerées à soupe par jour,  
paré ou étendue d'un liquide quelconque,  
eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc.  
(pas de bouillon); FROID ou TIÈDE

Dépôt Général: ETABLISSEMENTS FUMOUZE 78 F<sup>e</sup> St Denis-PARIS



LES GRENAIDIERS A CHEVAL A EYLAU  
(HAUT LES TÊTES !)  
par Edouard DÉTAILLE (1848 + 1912) (Ecole Française)

Pho387



# CHANTECLAIR

JOURNAL MENSUEL

DIRECTION  
CARNINE LEFRANCO  
ROMAINVILLE (Seine)  
Téléphone : Nord 20-78

QUINZIÈME ANNÉE  
No 152  
DÉCEMBRE 1920

ABONNEMENT

UN AN	FRANCE	10 FR.
	ÉTRANGER	12 FR.
LE NUMÉRO		UN FRANC.



UN RÉVEILLON CHEZ CAMBACÉRÈS

Dans le petit salon de l'hôtel de la rue de l'Université qu'habitait Cambacérès depuis qu'il avait quitté le palais de l'Archichancellerie, se trouvaient groupés le 24 décembre 1814 quelques-uns des rares amis de l'ancien consul, de ceux que Cambacérès appelait ses fidèles. Presque chaque soir le même cercle se formait là : épaves de la politique, anciens ministres gardant lamer regret de leur puissance passée; conseillers d'Etat sans emplois, sénateurs en disponibilité, tous ressassant l'éternel ah! si on avait su! tous mettant en commun l'aigreur de leurs rancunes et de leurs ambitions déçues.

Ce soir-là, autour de l'ex-archichancelier, se trouvaient réunis Rœderer, le comte Dubois-Dubay, Fabre de l'Rude, Réal, le marquis de Lamothe-Langon, Fouché l'ex-duc d'Otrante, d'autres encore, vieillis, cassés, portant au coin des lèvres ce pli que laisse la désillusion; surpris, depuis que le silence s'était fait autour d'eux, du peu de place qu'ils tenaient dans le monde, comprenant l'inanité de leurs luttes et le vide de leur existence.

Dans le salon peu éclairé, rangés autour de la vaste cheminée où brûlaient d'énormes bûches qui tisonnaient, les yeux vagues, le duc d'Otrante, ils se

tuaient, tout à leurs pensées et à leurs souvenirs. Au dehors, dans la rue silencieuse, on n'entendait, de temps à autre, que le bruit sourd d'une voiture roulant sur la neige : loin, au delà des maisons, s'élevait dans la nuit la symphonie de toutes les cloches de la ville, parmi lesquelles se distinguait nettement le timbre grave du bourdon de Notre-Dame; aucun de ceux qui étaient là ne s'y trompa; ils l'avaient si souvent entendu, en tant de circonstances : *Tu Deum* de victoires, sacre du Maître, baptême de l'enfant impérial, alors que, fêtés et arrogants, ils paraissaient couverts de manteaux de cour et de grands cordons. Le rythme solennel de la merveilleuse cloche éveillait en eux mille souvenirs... Le duc d'Otrante en semblait exaspéré; il mordait ses lèvres minces et passait sa rage sur les bûches du foyer, qu'il repoussait à grands coups de tisonnier.

Tout à coup il releva la tête.

— Qu'y a-t-il donc? interrogea-t-il.  
— C'est Noël, répondit une voix.

— Ah! dit froidement Fouché.

Et le silence se fit de nouveau. Maintenant, ils songeaient à leur enfance lointaine, aux jours clairs d'avant la Révolution, à leurs croyances depuis si longtemps oubliées, à la naïveté de leur foi, jadis, lorsqu'ils croyaient encore au petit Jésus quittant sa crèche pour faire largesse de jouets... Sottises! Superstition! Puis ils se revoyaient abolissant le culte, fêtant la déesse Raison, escortant Robespierre à l'autel de l'Être suprême, s'agenouillant devant le Pape

Le Médecin ne recherche pas un remède bon marché, mais un remède actif, consciencieusement préparé. Voilà pourquoi la CARNINE LEFRANCO prend chaque jour une importance plus grande. :: ::



pour plaire à l'Empereur, sceptiques, philosophes, athées au fond, mais agacés par la voix solennelle de ces cloches, qu'aux jours de la Terreur ils avaient condamnées à la fonte et qui leur survivaient pourtant.

— Bah! grommela Réal comme se répondant à lui-même, c'est là un moyen de gouverner les hommes, stupide à coup sûr, mais plus efficace que tous les autres.

— Ça passera vite, ajouta Fabre; dans vingt ans d'ici toutes ces superstitions seront allées rejoindre les autres; nous avons appris au monde comment on fabrique Dieu et comment on le renverse. Qui est-ce qui croit aujourd'hui aux sorciers?...

— Mol, fit Cambacérès.

— Vous croyez aux sorciers, vous?

— J'en ai connu un!

— Ma foi, prince, s'exclama Rœderer, vous allez nous dire cette histoire, il y a longtemps que je n'ai entendu un conte de fées.

Cambacérès se leva et vint s'adosser à la cheminée, ainsi qu'il en avait l'habitude, lorsque, au milieu de ce cercle d'intimes, il se laissait aller à ses souvenirs. D'ailleurs, il parlait volontiers, narrant bien et se sachant écouté.

— Eh! messieurs, ce n'est pas un conte fit-il... Tous, sans doute, vous avez entendu parler de ce personnage singulier, qui, vers 1760, s'en vint d'Allemagne à la cour de Louis XV où il fut présenté par le maréchal de Richelieu qui l'avait rencontré dans un de ses voyages. Cet être étrange, qui semblait avoir au plus quarante ans, se vantait d'être contemporain de Sésostris : il disait avoir vécu successivement dans l'intimité de Clovis, de Barberousse, de Mahomet et de François I<sup>e</sup>, et donnait sur eux des détails si précis qu'il mettait en défaut les plus savants historiens. Bref, au lieu de se rajeunir, comme nous en avons tous la faiblesse, il se donnait près de deux mille ans, assurant qu'il connaissait le secret de ne pas vieillir.

— C'était le comte de Saint-Germain..., un charlatan, interrompit Fabre.

— Toujours est-il, poursuivit Cambacérès, qu'il possédait — et ceci est certain — le secret de fabriquer le diamant : Louis XV le pria d'en faire devant lui l'expérience qui réussit à souhait; Saint-Germain était donc riche à millions et son luxe, ses manières fantastiques, le mystère dont s'entourait son existence, firent la fable de la société parisienne, tant que dura le règne de Mme de Pompadour.

— C'était un vulgaire farceur, fit Rœderer; cet homme soit disant immortel était un simple espion aux gages du roi de Prusse : il est mort très prosaïquement, dans le duché de Hesse, en 1770. C'est prouvé.

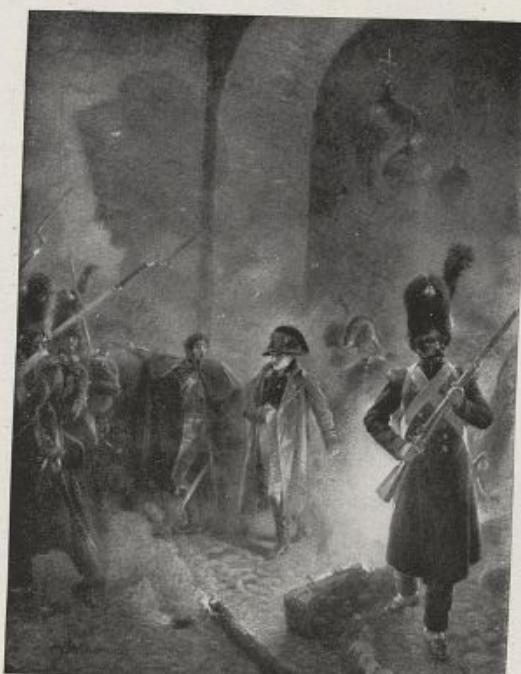
— Eh bien! moi, je l'ai vu, de mes yeux vu, continua l'ex-archichancelier, sans répondre à l'interrupteur.

— En quelle année?

— En 1796. Sans emploi à cette époque, ruiné par la Révolution, je ne me décidai pas à quitter Paris. Je me fis donc inscrire au barreau et j'ouvris un cabinet de consultations : peu à peu les clients abondèrent et je me fis une réputation comme avocat. Un jour, j'entendis sonner: ma femme de ménage va ouvrir la porte; un personnage se présente... un personnage, entendez-vous; je ne peux me résoudre à dire un homme, tant sa physionomie était impasante. Ses vêtements étaient de bon goût; il portait de merveilleux diamants à ses doigts, à son col de chemise, aux boutons des manches. Ce personnage s'annonça comme Suédois : on avait voulu, disait-il, abuser à Paris de son peu d'expérience des affaires, il voulait me consulter au sujet d'un procès qu'il intentait à un fournisseur; nous caussions; il était beau parleur; une sorte d'intimité s'établit entre nous, si l'on peut donner ce nom à des visites qu'il multiplia sous prétexte des affaires et qu'il ne me permet jamais de lui rendre car il ne me désigne pas le lieu où il loge.

Certain soir, c'était précisément la veille de Noël, et c'est cette coïncidence qui éveille en mon esprit ce souvenir, la conversation de mon étrange ami avait pris un tour assez mystique; il me parlait de Paracelse et d'Averrhoës en homme versé dans la magie et le cabalisme. Comme je le plaisantais à ce sujet :

— « Ne riez pas, maître Cambacérès, me dit-il, encore un peu de temps et vous parviendrez, par votre seul mérite, à une élévation, à laquelle en France aucun particulier avant vous ne sera monté. Les anciens chanceliers du royaume, en certaines circonstances, présidaient un conseil où siégeaient les princes du sang : vous, sans être monarque, présidez un conseil de rois et cela, non pas une fois en passant, mais pendant plusieurs années. Vous ne mourrez pas dans cette place brillante... » Ce qu'il ajouta importe peu, reprit Cambacérès après un moment de silence et en passant la main sur son front. Lorsque je fus nommé second consul et plus tard archichancelier, les paroles de l'étranger prirent sur moi leur sens véritable : je fis tous mes efforts pour le retrouver; je mis en mouvement la police de toute l'Europe... sans résultat. Je l'aurais certainement oublié si, vers 1807, entrant dans le salon de la vieille Mme de Coigny, mes regards n'avaient été attirés par un portrait d'homme dont la vue me causa une impression indescriptible... C'était lui, c'était son regard clair, son sourire narquois, son front inspiré, son teint pâle. Mme de Coigny que j'interrogeai m'apprit qu'elle possédait ce tableau depuis plus de quarante ans.



MOSCOW EN 1812, par Maurice ORANGE.



**Le Professeur ROUVIER**  
de la Faculté de Médecine d'Alger.

— « Et il représente? demandai-je. — Un fou, répondit-elle; un fou qui a fait l'amusement de notre jeunesse et qui s'appelait le comte de Saint-Germain! »

— Bravo, s'écria Lamothe-Langon lorsque Cambacérès eut terminé son récit. C'est un conte de Noël auquel rien ne manque; pas même le petit frisson de terreur indispensable... Prince, je suis certain que si, pour retrouver votre homme, vous vous étiez adressé à M. le duc d'Otrante, vos recherches auraient eu meilleur succès.

— À moi? qui vous fait parler ainsi? dit Fouché en relevant la tête, qu'il tenait depuis quelques instants appuyée sur sa main.

— Dame! n'êtes-vous pas, monsieur le duc, le grand éclaireur d'intrigues, le plus clairvoyant, le moins *durable* des hommes? mais qu'avez-vous? L'histoire du comte de Saint-Germain vous a-t-elle impressionné au point...?

Tous les yeux se tournèrent vers Fouché; il était en effet d'une pâleur de marbre; ses regards errèrent un moment sur les assistants, puis, il haussa les épaules et reprit sa pose méditative.

— Laissez-moi, fit-il; Réal parlera s'il le juge convenable.

Réal, autre policier de génie, ne semblait pas plus à son aise. Il fit signe qu'il ne voulait rien dire.

— Monsieur le comte, reprit Cambacérès, jamais je n'ai tant regretté de n'être plus le second de l'Empereur; jadis j'eusse pu vous intimider l'ordre de nous instruire de ce que vous semblez savoir: aujourd'hui je ne puis que vous en prier... et je vous en prie avec instance.

— Puisque Votre Altesse l'exige, fit Réal, je ne puis m'obstiner dans mon refus; mais, tout d'abord, détrompez-vous : M. le duc d'Otrante et moi avons passé dix ans et mis sur les dents vingt policiers à chercher vainement l'homme dont vous nous avez parlé... et nous n'avons pu le retrouver.

— Il vous était donc apparu une fois?

— Non pas à moi, mais... à une autre personne...

— Et cette personne?

— C'était l'Empereur.

— L'Empereur avait vu le comte de Saint-Germain?... Aux Tuilleries?

— Non pas; en Egypte, alors qu'il n'était encore que le général Bonaparte. Vous savez qu'en arrivant devant les Pyramides, il ordonna qu'on descendaît la pierre qui fermait ce gigantesque tombeau des Pharaons, et il voulut pénétrer seul dans l'intérieur du monument. Au fond d'une salle sombre,

derrière un sarcophage de granit, un homme se dressa devant lui...

— Je l'attendais, interrompit Rœderer, c'était Saint-Germain!...

— Oh! ne plaisantez pas, poursuit gravement Réal : c'était Saint-Germain, en effet; et ce qu'il prédit à Bonaparte faisait encore trembler, dix ans plus tard, cet homme qui ne tremblait pas facilement. Que se passa-t-il entre ces deux êtres extraordinaires? J'ignore les détails de leur entrevue; je sais seulement, parce que l'Empereur me l'a répété maintes fois, que Saint-Germain lui prophétisa une destinée surhumaine, la conquête de l'Europe, le trône d'Occident, toutes choses qui depuis se sont réalisées. « Mais, ajouta le thaumaturge : *Gardez-vous de Moscou!* »

— De Moscou? irai-je donc?

— Oui.

— En maître?

Saint-Germain hésita et répondit :

— En maître!

— Alors, reprit le conquérant, le monde sera donc à moi?

— Oui; mais tol, tu seras à Dieu.

L'incroyable fortune qui t'attend se-rait un intolérable supplice si le dénouement de ton épopey t'était révélé... Va, accompis ton œuvre... *Mais, garde-toi de Moscou!*

Ces paroles fatidiques s'étaient si nettement gravées dans la mémoire de Napoléon, que bien souvent il me les répéta dans les termes mêmes que je viens de vous redire. Dès qu'il fut au pouvoir, il ne négligea rien pour savoir quel pouvait être l'homme qui lui avait dévoilé l'avenir. Tout fut inutile. Nous n'apprimes rien. Mais qui dira l'influence qu'une telle entrevue a pu avoir sur la France? Qui sait si cette prédiction n'a point donné à Bonaparte l'audace et la confiance en soi? nul n'était plus superstitieux que lui; sa croyance en son étoile, ce fatalisme, ce mépris de la mort... tout cela ne semble-t-il pas indiquer qu'il marchait, à coup sûr, dans une voie toute droite, vers un avenir dévoilé... jusqu'à ce fatal Moscou, qui le fascinait, qui l'attirait, qu'il voulait conquérir et dompter, comme désireux d'échapper à l'oracle?...

— Que croire? murmura Cambacérès d'un ton rêveur.

— Oui, que croire? répeta Réal.

Le silence se fit dans le salon; chacun rêvait aux grands problèmes; et, dans le lointain, à toute volée, les cloches de Noël répondaient, joyeuses, incomprises pourtant de ces hommes dont l'égoïste ambition avait desséché le cœur et dévoyé l'intelligence.

G. LENÔTRE.



CAMBACÉRÈS (J.-J. Régis de) Jurisconsulte, né à Montpellier.

## CARNINE LEFRANCQ

Pur Suc de Viande de Bœuf CRUE CONCENTRÉ ,  
Sous forme de Sirop de saveur agréable.

CONVALESCENCES - FAIBLESSÉ :::  
MALADIES de l'ESTOMAC et de l'INTESTIN  
ANOREXIE - ANÉMIE - NEURASTHÉNIE  
TUBERCULOSE - DÉBILITÉ - CHLOROSE

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour,  
pure ou étendue d'un liquide quelconque,  
eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc.  
(pas de bouillant FROID ou TIÈDE)

Dépot Général: ETABLISSEMENTS FUMOUZE, 78 Bd St-Denis - PARIS

## NOËL FRANÇAIS

1914-1918

André RIVOIRE

Noël!... Brûlés de lassitude,  
A quelques pas des ennemis,  
Sur un lit froid de paille rude,  
Nos soldats se sont endormis.

Noël!... Le vent souffle en tempête...  
Comme l'Enfant du peuple élu,  
Eux n'ont même pas sur leurs têtes  
Un voile d'étoile vermoulue.

Noël!... Parfois, dans l'ombre, il passe  
Un obscur, parti de l'abîme,  
Qui file en sifflant dans l'espace,  
Mais qui ne les réveille pas.

Noël! au froid leur corps frissonne,  
Mais dormir les fait oublier.  
Noël!... Noël!... Le vieux mot sonne  
Comme un carillon familiers.

Et leurs yeux clos l'ombre s'éclaire,  
Le rêve se mêle au réel :  
Ils sentent qu'ils seront sur terre,  
Les héros d'un autre Noël.

De l'Enfant-Dieu prenant la place,  
Sur la paille, le corps transi,  
Dans la nuit d'hiver qui les glace,  
Ils sont les Rédempteurs aussi.

Ce n'est pas la Vierge Marie;  
Mais avec un regard pareil,  
C'est l'image de la Patrie  
Qui se penche sur leur sommeil.

Et ce sont, au lieu des Rois Mages,  
Tous les peuples de l'Univers  
Qui leur apportent en hommages,  
Des couronnes de rameaux vertes.

Noël!... qu'un grand espoir s'empare...  
Ce soir, de nos vieilles cités!...  
Un monde nouveau se prépare :  
Nos soldats sont ressuscités!

La Marche sur la Pointe des Pieds au IV<sup>e</sup> Siècle

Oribase de Pergame, célèbre médecin du IV<sup>e</sup> siècle, commentateur de son compatriote Galien, disciple de Zénon de Chypre et médecin de l'Empereur Julien l'Apostat, a écrit ses livres dits " Collections " dont nous ne connaissons que des extraits, qui ont été traduits du grec en latin par Jean-Baptiste Rasarius en 1557. Oribase préconisait l'action de courir sur la pointe des pieds.

Il a aussi recommandé la première méthode des scarifications aux jambes, dans le traitement des maladies ; il employa cette méthode sur lui-même au cours d'une épidémie de peste dont il fut atteint, en Asie et guérit. C'était un précurseur de la saignée.

D<sup>r</sup> GEORGES PETIT.

Phot. Meurisse

M. LYDGE GEORGE  
au cours d'une promenade dans la  
propriété de Lord Lee, à Farnham.

## MÉDECINE INFANTILE

N'infligez pas à vos petits malades  
le supplice de drogues éœurantes.

CHEZ LES ENFANTS malingres,  
lymphatiques, à croissance lente  
ou trop rapide, anémiés, sur-  
menés par les sports ou l'étude,

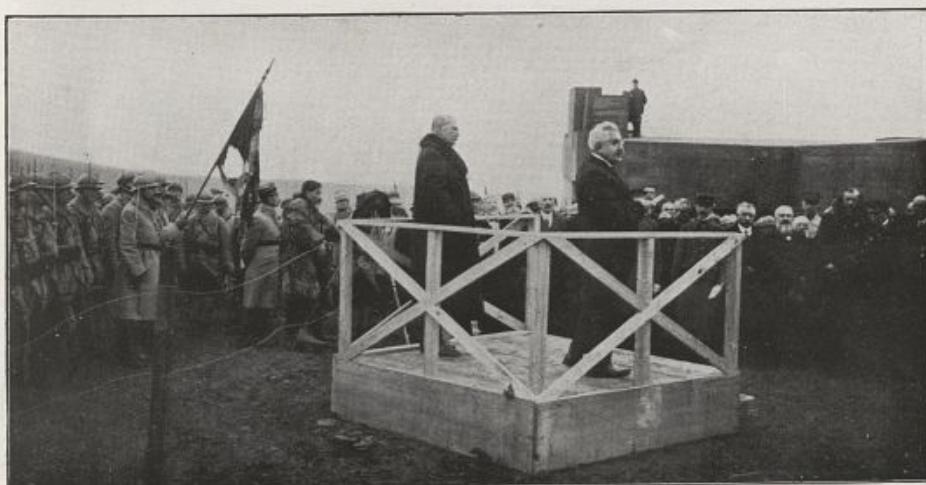
## LA CARNINE LEFRANCQ

fait immédiatement Merveille.

Elle est TOUJOURS acceptée

Avec PLAISIR

Même par les TOUT-PETITS



Phot. Meurisse

M. MILLERAND, à l'inauguration du Monument de la Tranchée des Balonnettes, à Verdun.

### Le Professeur ROUVIER, d'Alger.

Jules Rouvier est né à Marseille et a fait ses études médicales dans cette ville. En 1875, il y était nommé interne des Hôpitaux.

En 1876, nous le trouvons premier aide d'Anatomie et de Physiologie à l'École de plein exercice de Marseille, et, l'année suivante, il était reçu docteur.

De 1883 à 1905, il professe la clinique obstétricale à la Faculté Française de Médecine de Beyrouth (Syrie), d'où il revient pour occuper la même chaire à l'École de Médecine d'Alger, bientôt transformée en Faculté.

Les publications du professeur Rouvier sont nombreuses, et le plus grand nombre d'entre elles se rapportent à l'obstétrique. Elles sont caractérisées par la préoccupation constante, chez l'auteur, de simplifier la doctrine obstétricale et de la mettre à la portée des praticiens. Parmi ces publications, nous signalerons un article paru dans la *Presse Médicale*, en 1909, sur les Musulmanes indigènes et la Maternité d'Alger. « Plus que nos compatriotes, écrit l'auteur, les musulmanes ont une grande répugnance à séjourner dans nos établissements hospitaliers. Les règlements qui régissent les hôpitaux européens sont fort peu en harmonie avec les mœurs orientales. C'est donc au chef de service, au courant des habitudes indigènes, à user à leur égard de la plus bienveillante tolérance. Il ne doit pas oublier qu'horrible cas de force majeure, les musulmans

n'entrent guère à l'hôpital, mais qu'ils s'y résignent plus aisément quand ils sont assurés d'avance d'y trouver les plus grandes facilités pour leurs croyances religieuses et leurs habitudes hygiéniques. C'est grâce à cette pratique libérale que j'avais réussi à attirer les musulmanes aux consultations de mon ancien service de Beyrouth, pendant mes 22 années de résidence dans cette ville de l'empire ottoman. C'est pour l'avoir strictement appliquée à Alger, que j'y ai obtenu des résultats aussi favorables. »

Notons aussi une étude sur l'emploi du crochet axillaire pour le dégagement des épaules enclavées dans l'excavation pelvienne au cours de l'accouchement par le sommet, et un travail sur les bons effets de la morphine dans l'éclampsie puerpérale.

L'hygiène de la première enfance a été également l'objet des soins du professeur Rouvier, qui a publié chez Bailliére, en 1893, un *Précis d'Hygiène de la première enfance*.

D'ailleurs l'enseignement et la pratique obstétricale n'absorbent pas toute l'activité du professeur Rouvier, dont les travaux relatifs à la numismatique phénicienne font autorité dans les classiques du monde entier.

Membre du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques au Ministère de l'Instruction Publique, le professeur Rouvier est chevalier de la Légion d'Honneur.

**PORTRAIT-CHARGE.** — Allusion aux consultations hospitalières instituées pour les Musulmanes par le professeur Rouvier. Tel un Sultan, il va jeter le mouchoir à une de ses clientes.



LE MAITRE PEINTRE  
Tableau de Jan VERHAS, peintre belge (1834 - 1896). — Musée de Gand (Belgique).

## CANDIDATURE



Il y a douze ans, ne sachant plus que faire et condamné par une série de malchances à la dure nécessité de me pendre ou d'aller me jeter dans la Seine, je me présentai aux élections législatives — suprême ressource — en un département où, d'ailleurs je ne connaissais personne et n'avais jamais mis les pieds.

Il est vrai que ma candidature était officieusement soutenue par le cabinet, qui, ne sachant non plus que faire de moi, trouvait ainsi un ingénieux et délicat moyen de se débarrasser, une fois pour toutes, de mes quotidiennes, de mes harcelantes sollicitations.

A cette occasion, j'eus avec le ministre, qui était mon ami et mon ancien camarade de collège, une entrevue solennelle et familière, tout ensemble.

— Tu vois combien nous sommes gentils pour toi... me dit ce puissant, ce généreux ami... A peine nous t'avons refoulé des griffes de la justice — et nous y avons eu du mal — que nous allons faire de toi un député.

— Je ne suis pas encore nommé... dis-je d'un ton grincheux.

— Sans doute!... mais tu as toutes les chances... Intelligent, séduisant de ta personne, prodigue, bon garçon quand tu le veux, tu possèdes le don souverain de plaire... Les hommes à femmes, mon cher, sont toujours des hommes à foule.... Je réponds de toi... Il s'agit de bien comprendre la situation... Du reste, elle est très simple...

Et il me recommanda :

— Surtout pas de politique! Ne t'engage pas... ne t'emballle pas!... Il y a dans la circonscription que je t'ai choisie une question qui domine toutes les autres : la betterave... Le reste ne compte pas et regarde le préfet... Tu es un candidat purement agricole... mieux que cela, exclusivement betteravier... Ne l'oublie point... Quoi qu'il puisse arriver

au cours de la lutte, maintiens-toi inébranlable, sur cette plate-forme excellente... Connais-tu un peu la betterave?

— Ma foi! non, répondis-je... Je sais seulement comme tout le monde, qu'on en tire du sucre... et de l'alcool.

— Bravo! cela suffit, applaudit le ministre avec une rassurante et cordiale autorité... Marche carrément sur cette donnée... Promets des rendements fabuleux... des engrangements chimiques extraordinaires et gratuits... des chemins de fer, des canaux, des routes pour la circulation de cet intéressant et patriotique légume... Annonce des dégrèvements d'impôts, des primes aux cultivateurs, des droits féroces sur les matières concurrentes... tout ce que tu voudras. Dans cet ordre de choses, tu as carte blanche et je t'aiderai... Mais ne te laisse pas entraîner à des polémiques personnelles ou générales qui pourraient devenir dangereuses et, avec ton élection compromettre le prestige de la République... Car, entre nous, mon vieux, je ne te reproche rien, je constate seulement, — tu as un passé plutôt gênant...

J n'étais pas en veine de rire... Vexé par cette réflexion, qui me parut inutile et désobligeante, je répliquai vivement, en regardant bien en face mon ami, qui put lire ce que j'avais accumulé de menaces nettes et froides :

— Tu pourrais dire plus justement : « Nous avons un passé »... Il me semble que le tien, cher camarade, n'a rien à envier au mien...

— Oh! moi, fit le ministre avec un air de détachement supérieur et de confortable insouciance, ce n'est pas la même chose... moi, mon petit, je suis couvert... par la France!

Et, revenant à mon élection, il ajouta :

— Donc, je me résume... De la betterave, encore de la betterave, toujours de la betterave! Tel est ton programme... Veille à n'en pas sortir.

Puis il me remit discrètement quelques fonds et me souhaita bonne chance.

Octave MIRBEAU.  
(*Le Jardin des Supplices*). □

## PRÉPARATION DE LA CARNINE LEFRANCQ

La CARNINE LEFRANCQ, quoique d'un prix très élevé est la moins chère de toutes les préparations similaires.

Si, comme beaucoup de succs de viande, elle était simplement composée de suc musculaire sortant des presses, mélangé avec une solution sucrée, sa richesse en éléments solubles de la viande serait de beaucoup inférieure à celle qu'elle présente effectivement.



L'ATTENTE.

Pour préparer la CARNINE LEFRANCQ, il est nécessaire de CONCENTRER le suc de viande de bœuf, dans le vide et à froid, opération des plus délicates et fort coûteuse.

La CARNINE est constituée par ce suc concentré, additionné de sucre et de glycérine, à l'aide d'un procédé spécial, suivant les proportions les mieux appropriées à la conservation et à l'efficacité du produit.

CHANTILLY — MUSÉE CONDÉ



LA VIERGE ET L'ENFANT JÉSUS

Tableau de Carlo CIGNANI (1628 + 1719). — Ecole Bolonaise. (Photographie des couleurs).